

LOURIDES

Je reviens de Lourdes.

Je suis à peine rentré que d'autres se préparent à partir. Si je m'écoutais, je repartirais avec eux.

Pourtant, je connais Lourdes. Cela fait une quinzaine d'années que j'y vais.

Je connais l'ambiance des pèlerinages sous le soleil de l'été, l'esplanade grouillante de foules multicolores, les longs défilés des voitures à la queue-leu-leu dans les rues étroites de la ville, leur alignement impeccable sous les tilleuls devant le "Rosaire"..

J'ai suivi près de cent fois la longue procession du Saint-Sacrement, et le soir j'ai répété sans fin *Ave Maria*, *Gegrühset Maria*, *Hail Mary*, *Me ho salud Mari*, dans des langues devenues familières, tandis que les groupes s'agglutinent le long du Gave derrière leurs pancartes lumineuses ou leurs oriflammes... J'ai chanté de tout mon cœur des "Ave Maria" que des milliers de bouches répétaient sur le long parcours entre la Grotte et le Pont St-Michel...

J'ai assisté à des célébrations vibrantes dans la basilique souterraine pleine à craquer, tandis que l'orgue rugissait de toute sa puissance pour soutenir les acclamations sorties de vingt mille poitrines...

J'ai prié à genoux sur le pavé, les bras en croix, devant la blanche statue de la Dame de Massabielle, longuement, comme ces hommes de chez nous que je voyais la semaine dernière, silencieux, immobiles pendant plus d'une heure à la tombée du jour. J'ai pris place aussi dans ce défilé silencieux qui tourne dans la Grotte, lissant à mon tour le rocher sanctifié que des millions de mains ont poli au passage. J'ai bu l'eau fraîche de la source, dans un gobelet qu'un inconnu me tendait après l'avoir attentivement rempli.

Bref, j'ai communié à la prière, à la foi, à la pénitence, au recueillement ou à la liesse populaire de toute

une humanité rassemblée et fondue dans la ferveur ou l'allégresse.

Et je ne me suis pas lassé de Lourdes.
Je me sens revivre à Lourdes dès que j'y reviens.

Lourdes n'est pas seulement un spectacle. Lourdes n'est pas seulement un événement unique au monde capable de laisser songeurs les incroyants les plus endurcis.

Lourdes est une grâce, une présence.

Une grâce de lumière et de simplicité, qui se lit parfois dans les yeux d'un enfant en prière ou dans le sourire d'un malade... Une grâce de courage et de générosité qui se puise aux stations du chemin de croix sur le sentier rocailleux des Espélugues, ou dans l'adoration silencieuse du Saint-Sacrement exposé à la crypte... Une grâce de conversion et de renouveau qui agit dans le secret des coeurs, et dont sont témoins les prêtres de garde à la chapelle de la réconciliation...

Une présence de Marie, discrète comme à Cana, et une présence de l'Esprit, enveloppante comme à la Pentecôte. J'ai vu des enfants, - espiègles comme on peut l'être à 12 ou 13 ans, - oublier leurs jeux et leurs ébats pour prier avec un chapelet tout neuf, dont ils ignoraient l'usage deux jours plus tôt, un chapelet qu'ils arboraient fièrement à leur cou toute la journée. Un chapelet qu'on égrenait à la procession et qu'on reprenait le soir au pied du lit, un chapelet qu'on faisait "glisser" silencieusement dans un coin du salon de l'hôtel ou dans un compartiment de chemin de fer au retour...

- Vous terminez votre dizaine d'aujourd'hui ?
- Nous sommes à la douzième dizaine.
- Mais il n'y a que cinq dizaines dans le chapelet !
- Nous disons un rosaire, c'est trois chapelets, pour faire comme le Pape et pour sa guérison...

Et j'ai compris que l'Esprit soufflait encore pour nos garçons à Lourdes, et que la petite Bernadette n'avait pas donné l'exemple en vain.

Sur l'Esplanade, j'ai croisé trois petites soeurs de couleur, petites, minuscules comme l'était Soeur Marie-Bernard, joyeuses, souriantes, presque sautillantes comme ces fillettes qui accompagnent Bernadette dans le beau film "Il suffit d'aimer". Elles portaient sur leur robe blanche

le grand sari gris rayé de trois bandes bleues, le sari de Mère Térésa. A Lourdes, les malades sont mieux traités que les mourants sur les trottoirs de Calcutta, mais la Mère Térésa et ses petites soeurs sont désormais là, et j'ai compris que l'Esprit continuait à faire des merveilles dans le monde pour les parias et les laissés pour compte.

+ + +

Au pèlerinage va succéder le Congrès.

Ma pensée accompagnera cette douzaine de jeunes de chez nous, admis à prendre part à ce grand rassemblement que depuis six mois ils préparent assidument.

En descendant des Espélugues, après notre chemin de croix sous la pluie, nous avons aperçu dans le vallon un camp de toile que des soldats achevaient de monter. Un de ces treize camps qui doivent accueillir les 10 000 jeunes attendus à Lourdes. Les nôtres seront logés au camp "Aïn-Karim" : c'est le nom du village de Judée où Elisabeth accueillit sa cousine Marie venue de Nazareth pour lui rendre visite. Quel symbole.

Voici les noms de ces douze jeunes qui seront nos délégués au Congrès Eucharistique de Lourdes :

Gisèle	CLOITRE	Nicole	LE GALL
Patrick	CLOITRE	ODile	LE GUEN
Nadine	GOUEREC	Yvon	LE RU
Betty	JEZEQUEL	Gérard	LE STANG
Florence	KEREBEL	Solange	LE STANG
Claire	LANSONNEUR	Renée	STANG

Deux adultes de chez nous sont parmi les délégués du secteur : Madame QUILLEVERE, et M^{lle} Marie-Claire CLOITRE.

Puissent-ils témoigner de la fidélité de notre Bretagne à la foi de ses ancêtres, et de l'ouverture de cette foi aux problèmes du monde actuel.

Puissent-ils montrer aussi que la vieille chrétienté du Bout-du-Monde reste encore jeune et porteuse d'espérance !

Albert VILLACROUX

Un second pèlerinage diocésain ira à Lourdes du 20 au 26 septembre. Les inscriptions sont prises jusqu'au 8 août.

brée, non dans la chapelle qui eut été trop petite, mais en face, dans le grand hangar de machines agricoles que Yves HALL avait mis aimablement à notre disposition. Heureusement, car il y eut foule. C'est de là qu'après la messe la procession du St-Sacrement se déroula jusqu'à la fontaine, avec retour à la chapelle.

Le mardi 23 au soir, après la veillée de prières à la chapelle, M. le Recteur bénit le nouveau clocher, sa cloche et sa croix devant une nombreuse assemblée. La croix en fer forgé avait été offerte, montée et scellée par M. Yves BLEUNVEN et son fils, tandis que la tête de l'Enfant Jésus à la fontaine avait été rescellée par les soins de Maurice BREHIER et de René GOARZIN de Tremeur. Les uns et les autres ont droit à la reconnaissance de la paroisse.

CALENDRIER d'été

Les 22 et 24 juillet, célébrations eucharistiques en union avec le Congrès Eucharistique de Lourdes.

Le 26 juillet, Messe en l'honneur de sainte Anne, à 10 h 30 dans les ruines de l'Abbaye St-Mathieu.

Le 9 août : Pardon de S. GWENAEEL à la paroisse.

Le 10 août à 21 h. Concert de musique classique par l'Orchestre de Chambre de Heidelberg, à l'église.

Le 23 août, à 10h30 : Messe en l'honneur de S. Mathieu dans les ruines de l'Abbaye.

Le 6 septembre, à 10h30 et à 15 h : Messe et Vêpres du pardon de N.D. de Grâces à St-Mathieu.

DENIER DU CULTE

Comme chaque année, pour le 15 août, nous lançons la collecte du DENIER DU CULTE. Vous trouverez ci-joint ou à l'église une enveloppe et un tract pour vous le rappeler.

MUTATIONS DANS LE CLERGE

Au cours de l'été chaque année, se font les mutations dans le clergé. Personne n'a été surpris à Plougonevin par la nouvelle du changement de recteur. Après 12 ans de présence, comme c'est la règle du diocèse, M. le Recteur est nommé à TROUERGAT et remplacé par M. Jean PLANTEC recteur de CLEDER. Le changement se fera au début de septembre. Le prochain P'annadig en reparlera.

Le Trez-hir



TREZ-HIR-LES-CHAMPS

Il existe encore sur la commune quelques personnes, frisant le quatrième âge ou l'ayant dépassé, qui se souviennent du Trez-Hir en pleins champs, et de sa plage déserte.

Au début du siècle, cette perle de notre territoire n'offrait aux regards que des prairies et quelques champs cultivés, et ses grèves n'étaient fréquentées que par les récolteurs de goémon : la Commune avait acheté pour eux un champ d'un hectare, le parking actuel, qui servait à l'épandage et au séchage du goémon...

Seule une propriété, acquise au début du XIX^{ème} siècle par la famille de ROUJOUX, servait de villégiature avec son manoir et sa pelouse descendant vers la mer. Elle existe toujours à l'extrémité du Trez-Hir, appelée "propriété Bécot". En fait, c'est en 1867 seulement que M. BECOT en fit l'acquisition. Son entrée sud donnait directement sur une longue plage : il l'appela de son nom breton "*le Trez-Hir*", et ce nom s'est étendu à tous les environs.

Vingt ans plus tard, le TREZ-HIR attira les regards d'un M. Stears, un riche américain fixé à Brest où il s'était bâti un château appelé "Ker-Stears". L'américain acheta incontinent tous les terrains en bordure de la plage. Mais il mourut peu après, et le terrain fut revendu par lots. La famille de KERGARIOU y acquit un lot important sur lequel elle fit construire vers la fin du siècle un important hôtel en deux

bâtiments distincts (l'hôtel actuel des Armées). Cet hôtel fonctionna surtout comme restaurant du dimanche pour une clientèle brestoïse attirée par le renom de son chef-cuisinier Desolier, qui avait longtemps servi à l'ambassade de France à Saint-Petersbourg.

Mais la plage restait déserte. Deux ou trois villas seulement étaient habitées en été. Au point qu'au début du siècle, le rédacteur en chef de la *Dépêche de Brest*, à qui nous empruntons ces détails, pouvait écrire :

" D'ici à peu d'années, grâce à leur situation géographique, grâce à la douceur de leur climat, toutes les côtes, depuis Ste-Anne jusqu'au Conquet, aujourd'hui à peu près désertes, seront certainement couvertes d'habitations particulières, de maisons de campagne, de villas, de cottages, de jardins, d'hôtels et de restaurants champêtres... "

Ce sera Brest-Plage ou Brest-Bains de mer..."

En fait, M. Louis COUDURIER ne se trompait pas.

En quelques années, le Trez-Hir allait devenir la plage préférée non seulement des Brestoïses, mais aussi d'estivants venus de plus loin, de Paris et de l'étranger.

Le "chemin de fer électrique"

Le climat privilégié, la douceur du site, ne furent pas les seules causes de cette transformation. La cause principale en fut la création d'une ligne de tramway qui relia Brest au Conquet.

A cette époque, il n'y avait guère de moyens de transport en commun au delà de Brest vers l'Ouest. Seule une poussive "diligence", curieusement surnommée l'Hiron-delle, assurait un service quotidien du Conquet à Brest le matin, de Brest au Conquet le soir. Mais la vénérable guimbarde ne pouvait accueillir qu'une douzaine de clients dans sa berline. En utilisant l'impériale sous la bâche, on prenait jusqu'à vingt-quatre voyageurs, mais les trois chevaux attelés de front avaient bien de la peine à les tirer lorsqu'il fallait monter la longue côte de Pontroël.

L'idée de remplacer la diligence de la veuve LE BARS par un petit train électrique n'était pas une chimère. La ville de Brest était déjà desservie depuis 1898 par un tram qui permettait aux populations suburbaines d'aller sans fa-

tigue "en ville", c'est-à-dire au-delà du "grand pont" pour ceux de St-Pierre et des Quatre-Moulins, et au-delà des "Glacis" pour ceux de Lambézellec ou de St-Marc.

Mais construire une ligne de tramway à travers la campagne et sur une distance de 25 klms paraissait une autre affaire. Pensez donc, ce serait le "plus long parcours électrique jusqu'à ce jour." Le Conseil Municipal de Brest n'était nullement favorable à un tel projet jugé hasardeux. De même, les municipalités des communes rurales, qui pensaient avant tout à la tranquillité de leurs territoires et aux accidents possibles, car "ce tram pourrait effrayer les bestiaux errant en liberté sur les routes."

Il fallut une raison politique pour sauver l'entreprise. C'était l'époque de FACHODA, une capitulation humiliante pour la France. Les relations étaient tendues avec la toujours "perfide Albion", et la fibre patriotique vibrait pour un rien. Il fut facile de prouver qu'en cas d'attaque-surprise des Anglais et de menace de débarquement, une ligne électrique permettrait des transports rapides de troupes pour renforcer la garnison des forts et défendre l'intégrité du sol de la patrie...

Un décret d'utilité publique fut voté par la Chambre des Députés et parut au Journal Officiel du 19 septembre 1902. Le tram du Conquet devenait une "voie stratégique de défense nationale." Qui en aurait douté ?

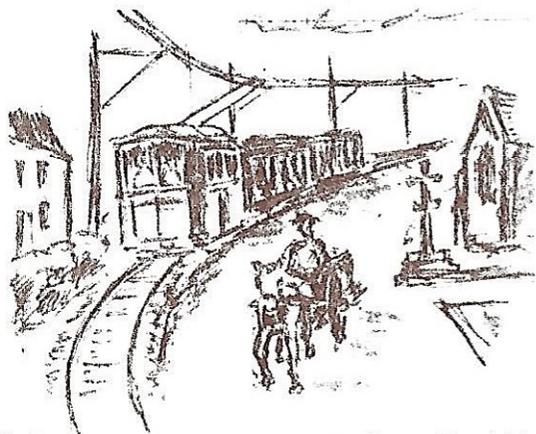
On n'attendait plus que cela pour activer les travaux déjà commencés. Les tracés étaient aménagés, le plus souvent le long de la route départementale n°12. Le Conseil général du Finistère vota deux subventions de 100 000 f. On put alors pousser la construction de la ligne, avec ses ballasts, ses rails, ses poteaux et ses fils, et surtout celle de la "centrale" qui fournirait le courant.

C'est à Porsmilin, à la limite de Loc-Maria et de Plougonvelin que fut créée l'usine de Pont-Roël. Il y avait là un vieux moulin à eau qui utilisait le petit ruisseau séparant les deux communes. La roue à aubes fut remplacée par des turbines. On construisit un hall pour ces machines, et un second hangar pour les voitures et l'atelier de réparation.

Tout fut terminé pour la saison de 1903, et la ligne fut inaugurée le 12 juillet, selon le rite de la liturgie républicaine : redingotes, queues-de-pie, hauts-de-forme,

ruban, discours et musique, puis le premier convoi s'élança vers le "far-west" conquétois, avec ses voitures rutilantes de cuivres et de peintures laquées, et un cortège que béatement les pacifiques vaches léonardes purent voir défilier, sans même se déranger de leurs pâtûres...

LE "TRAM DES FAMILLES"



Dès les premiers jours, le tramway fut populaire et pris d'assaut par une foule impatiente. Pendant la deuxième quinzaine de juillet, ce fut un raz-de-marée ininterrompu de Brestoïis qui déferla sur toutes les grèves et les plages : Ste-Anne, Le Delecq, Le Minou, Trégana, Porsmilin et surtout le Trez-Hir.

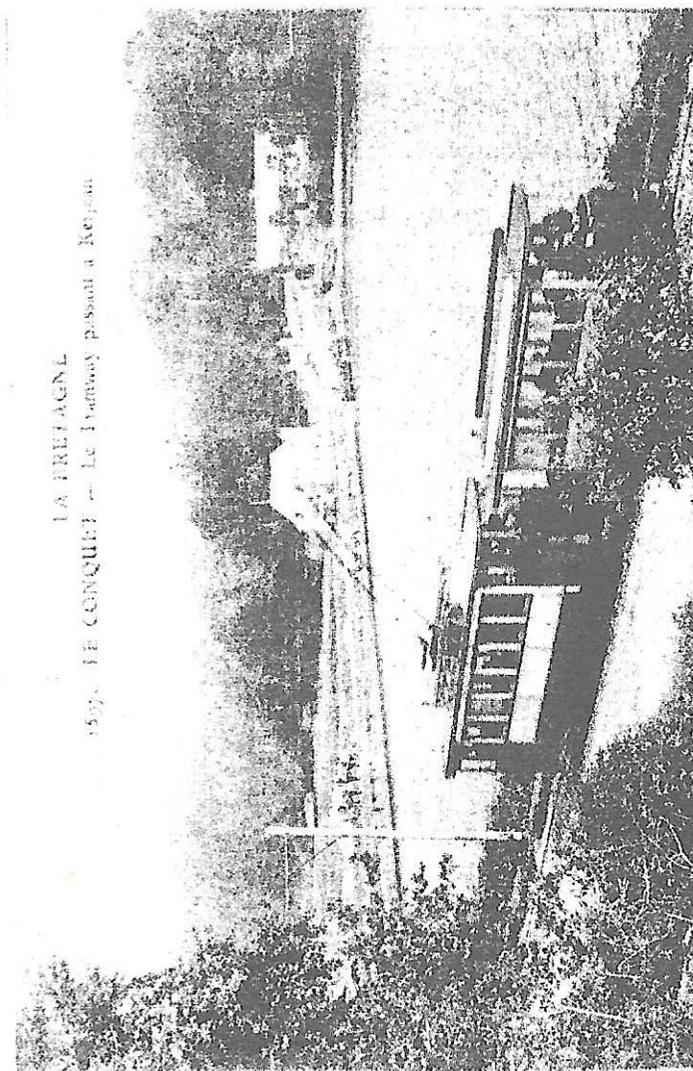
Des familles entières pouvaient, pour le prix modeste d'un franc par personne, venir passer la journée à la plage. Il en coûtait 1 fr 40 pour aller jusqu'au Conquet. On partait avec sacs et musettes pour les provisions, haveneaux et paniers pour les crevettes et les crustacés.

C'était vraiment la fête : chants et refrains animaient le voyage, repris en chœur. Aux arrêts, on descendait pour se dégourdir les jambes, et on allait d'une voiture à l'autre pour retrouver des voisins.



Dès le début en effet, le tram dut remorquer une ou deux voitures qu'on appelait des "baladeuses". La Compagnie dut, bien vite aussi, augmenter le parc de ces baladeuses, et on créa, pour la belle saison, des voitures spéciales, sans cloisons latérales mais ouvertes des deux côtés, avec seule-

Une vue de la glorieuse époque du tram



LA FRETAGNE
157. LE CONQUET — Le Tramway passant à Kerjean

La voie emprunte le côté de la route actuelle devant l'étang de Kerjean. Au fond, au centre, le moulin de Kerjean aujourd'hui disparu, puis, entre le moulin et la ferme, l'entree du domaine. Sur la levée de l'étang, un attelage et une charrette. Cette photo nous a été aimablement communiquée par M. Jean-Pierre CLOCHON, de la station radio du Conquet.

ment des rangées de sièges adossés et des stores rayés jaune et bleu qu'on pouvait déployer contre le soleil. Ces voitures légères, d'un modèle sans doute importé des rives du lac Erié, s'appelaient curieusement des "buffalos".

Le succès de ce "*tram des familles*" fut tel qu'en moins de six mois on dénombra 84757 voyageurs, un chiffre supérieur à celui de toute la population brestoise, qui comptait alors entre 65 et 70000 habitants.

Succès qui n'allait pas sans problèmes.

La foule était telle, à certains jours, qu'il fallait multiplier les convois de retour et allonger les horaires jusqu'à 23 et 24 heures pour permettre aux derniers excursionnistes de regagner la ville : un peu ce qui se passe de nos jours à certains retours d'Ouessant. On s'entassait aussi dans les "buffalos" au-delà des places prévues, et il n'était pas rare de voir la motrice patiner dans les côtes et les voyageurs invités à descendre et à suivre à pied pour alléger le convoi. Tout cela se passait d'ailleurs dans une atmosphère bon enfant. Le plus ennuyeux, c'était la panne de courant qui stoppait tout et plongeait tout le monde dans la nuit... Si par bonheur il se trouvait à proximité quelque caboulot encore ouvert, on en profitait pour s'y attabler une dernière fois. Le wattman donnait paternellement quelques coups de trompe pour annoncer le départ. Et puis, si on manquait le coche, on pouvait toujours espérer monter dans le suivant...

C'était la belle époque !

Et c'est ainsi que, bien vite, le Trez-Hir devint la promenade familière des Brestois, avant de devenir son paradis d'été, avec "*son sable dur et brun comme un tapis caoutchouc,*" sur lequel s'avancent, majestueuses, "*les grandes vagues roulées comme des tuyaux d'orgues.*"
Ainsi l'a chanté l'écrivain brestois Marie LENERU.

Frère GWENAEL

